

« Le cas Thélyson Orélien, accusé d'écrire avec l'IA, est un séisme pour le monde littéraire, qui campe sur l'image de l'écrivain solitaire »

Si l'intelligence artificielle se niche dans un livre de qualité, en l'occurrence « *C'était ça ou mourir* » du romancier canado-haïtien, en tête des ventes et en lice pour le prix Goncourt, où va-t-on ? Sans doute faut-il l'accepter, estime Michel Guerrin, rédacteur en chef au « Monde », dans sa chronique.

On sentait bien qu'une histoire de ce genre allait arriver et c'est arrivé. L'écrivain québécois d'origine haïtienne Thélyson Orélien a-t-il écrit son roman *C'était ça ou mourir* (Grasset, 272 pages, 21,50 euros) avec un logiciel d'intelligence artificielle (IA) ? Les machines à traquer les malins répondent oui. L'intéressé jure du contraire. Pour lui, l'honneur est en jeu.

Pour le monde de la littérature, déjà mal en point, c'est un séisme. On en est là parce que ce récit d'un prof d'histoire-géo forcé à fuir le chaos d'Haïti et à vivre son odyssée jusqu'au Canada est la révélation de la rentrée : un premier roman publié en France, par un poète inconnu, acclamé par les médias, dont *Le Monde*, qui caracole en tête des ventes avec quelque 40 000 exemplaires écoulés et qui est en course pour les prix littéraires, le Goncourt notamment, tout en ayant déjà obtenu le prix du roman Fnac.

Le conte de fées vire au cauchemar lundi 21 septembre quand un corbeau, sur X, dit avoir passé une bonne partie du livre à la moulinette d'un détecteur d'IA nommé Pangram et que le résultat est accablant pour son auteur. Selon un article du *Figaro* du 24 septembre, il s'agit de Samuel Fitoussi, essayiste qui publie des chroniques satiriques dans le quotidien. Suivant un réflexe communautaire assez classique, les partisans de Thélyson Orélien moquent l'outil et dénoncent une cabale raciste de la presse de droite et d'extrême droite contre un écrivain noir et son histoire de migrants. D'autres y voient un coup de Jarnac au sein du monde de l'édition visant à écarter un trublion de la course aux prix (sera-t-il, le 6 octobre, dans la deuxième sélection du Goncourt ?).

C'est oublier la froide réalité : les outils de détection d'IA, Pangram et GPTZero, sont aujourd'hui jugés très fiables, même si un couac reste possible. Et puis le dossier de Thélyson Orélien vient de s'alourdir : des internautes sur X et le journal *La Presse*, au Canada, révèlent, le 23 septembre, qu'il a été l'auteur de nombreux plagiats au début des années 2010. Les exemples cités sont accablants.

L'éléphant dans la pièce

Au-delà du cas Orélien, le dilemme de l'IA n'a jusqu'ici trouvé qu'un faible écho dans la galaxie littéraire. Cela restait un truc abstrait, un éléphant dans la pièce dont on parle peu. Des livres écrits sous IA, il y en a pourtant des paquets. C'est un sport courant dans l'autoédition sur Internet. Des auteurs sont régulièrement pris les doigts dans la confiture. En août, 14 éditeurs américains se disputaient un premier roman, certains étant prêts à déboursier 2 millions de dollars (1,8 million

d'euros) pour l'avoir, jusqu'au moment où le manuscrit a été retiré au motif que l'IA se serait invitée dans l'écriture. Nombre d'écrivains confient à mots couverts recourir à un logiciel pour trouver le mot juste, s'informer, formuler des passages, bref, écrire, comme l'a confié en mai l'écrivaine polonaise Olga Tokarczuk, qui est tout de même Prix Nobel de littérature 2018, quoique peu connue.

Si le sujet explose aujourd'hui, ouvrant des questions vertigineuses sur la notion d'auteur et sur le devenir de la littérature, c'est pour une raison inédite : *C'était ça ou mourir* est publié par un éditeur respecté (Olivier Nora) et une maison respectée (Grasset), il est soutenu par un écrivain respecté (Gaël Faye sur la couverture), il est salué par le gratin de la critique littéraire, son auteur a été invité par les radios et télévisions publiques, il a trouvé un large public, certains y voyant un texte « *profondément humain* ». Osons dire que le style emphatique du livre, sa répétition d'aphorismes creux et de métaphores fleuries, de répétitions épuisantes, n'est pas notre tasse de thé, mais nous sommes minoritaires. Et puis ce plaidoyer pour les naufragés tombe à pic dans une époque dure.

Toujours est-il que si l'IA se niche dans un livre de qualité, s'il s'invite pour la première fois au cœur du réacteur littéraire, où va-t-on ? Le moment était redouté. Dans les arts visuels, les musiques populaires et électroniques, l'écriture de scénario, l'IA s'impose comme compagnon de route pour le meilleur et pour le pire. Des groupes de musique, acteurs, tableaux, photos sont générés par l'IA. Mais le monde littéraire, lui, n'est pas préparé. Il campe sur une carte postale héritée des avant-gardes, celle de l'écrivain érigé en héros solitaire, qui crée dans sa solitude face à la page blanche. Le livre papier n'a-t-il pas relégué la liseuse au rang de gadget ?

Culture du soupçon

Cette image est un leurre. L'homme et l'artiste n'ont jamais renoncé aux acquis techniques. Demain une machine bien pilotée crachera un récit rugueux de 400 pages à la façon de William Faulkner, mais le monde littéraire fait l'autruche. Des éditeurs passent des manuscrits aux outils anti-IA, tout en sachant que bientôt ils ne pourront rien déceler, et devront faire avec des textes hybrides. La culture du soupçon se répand à défaut de pouvoir mettre un surveillant derrière chaque écrivain et de tamponner chaque livre du label « fait sans IA » comme pour une viande made in France.

Il n'y a qu'une solution. En attendant un véritable gendarme de l'IA, européen ou mondial, sans doute faut-il l'accepter. Apprendre, cet été, qu'Amazon achète des milliers de livres anciens et rares, arrache les pages, les scanne puis les détruit, tout cela pour doper son modèle d'IA, est douloureux. Mais, à ce jour, peu importe si *C'était ça ou mourir* a été écrit ou non avec l'aide de l'IA. Orélien fait ce qu'il veut (le plagiat, c'est autre chose), d'autant qu'on goûte peu les délations anonymes. « *Il écrit comme il veut* », a réagi Virginie Despentes le 23 septembre, sur France 5. D'autant qu'écrire un roman avec l'IA ne se résume pas à appuyer sur un bouton. Il faut une idée, énoncer précisément ses consignes, échanger avec la machine, reformuler ses instructions dix fois, vingt fois. L'IA ne crée pas, elle reformule.

C'est ainsi qu'un écrivain sous IA peut se persuader d'être l'auteur de son livre. Il n'aura pas pillé un auteur, il aura pillé tout le monde, donc personne. A lui de le dire et de l'assumer. Laissons-le faire, attendons des jours meilleurs, avec la conviction qu'une grande œuvre littéraire échappe à l'algorithme et repose sur la confiance.

Michel Guerrin (Rédacteur en chef au « Monde ») - 25/09/2026

